

PAZ CORONA

Ulysse, c'est moi

Exposition du 6 au 21 septembre
et du 5 au 26 octobre 2013



What is that word known to all men, Huile sur toile, 150 x 90 cm, 2013

PAZ CORONA // ULYSSE, C'EST MOI

Vernissage le jeudi 5 septembre de 18h à 21h

« ... oui et toutes les drôles de petites ruelles les maisons roses bleues jaunes et les roseraies les jasmins les géraniums les cactus et Gibraltar quand j'étais jeune une Fleur de la montagne oui quand j'ai mis la rose dans mes cheveux comme le faisaient les Andalouses ou devrais-je en mettre une rouge oui et comment il m'a embrassée sous le mur des Maures et j'ai pensé bon autant lui qu'un autre et puis j'ai demandé avec mes yeux qu'il me demande encore oui et puis il m'a demandé si je voulais oui de dire oui ma fleur de la montagne et d'abord je l'ai entouré de mes bras oui et je l'ai attiré tout contre moi comme ça il pouvait sentir tout mes seins mon odeur oui et son cœur battait comme un fou et oui j'ai dit oui je veux Oui. »

Ulysse, James Joyce

Olivier Mosset fit connaître Paz Corona en 2011 lorsqu'il l'invita à exposer à ses côtés à la Galerie des Filles du Calvaire. Paz Corona, alors psychanalyste, n'avait montré son travail de peintre qu'à des proches. Cette exposition mettait en relation de grands visages surgissant verticalement et de grands monochromes blancs et horizontaux. C'était à l'occasion d'un dialogue de peinture, mais peut-être aussi la révélation d'une écriture à plusieurs voix. Paz Corona me raconte que ces visages avaient alors été portés par un rêve : dans un songe nocturne, son propre visage lui était apparu. La peinture devenait pour elle le moyen de tenter d'attraper ce mirage.

Deux ans plus tard, Paz Corona revient seule sur les murs de la galerie, Joyce lui servant de fil d'Ariane, à la recherche d'une épiphanie amoureuse. Reconstitution d'une discussion avec l'artiste, lors d'une chaude journée d'été.

Ulysse et Molly Bloom

Avec cette exposition, je veux peindre les pensées nocturnes d'une femme, comme Joyce le fait avec le monologue de Molly Bloom, à la fin d'*Ulysse*¹. Ce qui m'intéresse c'est la situation narrative : un homme décrit l'état intérieur d'une femme. Il y a une incommunicabilité entre l'homme et la femme, une réunion toujours ratée, de même que la peinture est toujours une rencontre avortée. Cette exposition s'intitule « Ulysse, c'est moi », mais aurait très bien pu s'intituler « Molly Bloom, c'est moi ». Je parodie le « Mme Bovary, c'est moi » de Flaubert, mais en même temps, j'ai bien conscience que *moi* ce sont aussi *eux*, elle et lui, l'homme et la femme, qui apparaissent dans la peinture. « Ulysse, c'est moi » renvoie aussi au fait que ce livre m'accompagne de-

1 Ulysse de James Joyce condense en une journée, à Dublin, le 16 juin 1904, l'intégralité des étapes du voyage d'Ulysse narré dans L'Odyssée d'Homère. Dans la dernière partie du livre, Léopold Bloom rentre chez lui, comme Ulysse revient à Ithaque pour y retrouver sa Pénélope. Il y retrouve Molly, sa femme.



Entéléchie, Huile sur toile, 230 x 150 cm, 2013



A flower of mount, Huile sur toile,
150 x 90 cm, 2013

puis mes quinze ans, qu'il n'a jamais cessé de me construire. Je repense à l'épisode avec le Cyclope demandant à Ulysse comment il s'appelle et à la déroutante réponse d'Ulysse : Personne. Il ne s'agit pas pour lui de nier ce qu'il est, mais au contraire d'accepter qu'un sujet définitif n'existe pas. Il

y a toujours une transformation du sujet possible : les éléments performatifs présents dans le langage et dans la peinture en témoignent constamment.

C'est pourquoi, en tant que peintre, je travaille rapidement et ne reviens pas sur mes gestes. Il y a un lâcher-prise et des jeux d'échos d'une toile à l'autre, entre différence et répétition. Par exemple, une femme dans son lit dans ces deux grands tableaux verticaux : elle nous regarde, elle est dans un lieu clôt, mais ses pensées vont partout et ouvrent les murs de la chambre. Le rose apparaît dans le drapé du lit. Le rose, ici, n'est pas utilisé comme une simple couleur, mais plutôt comme une tonalité signifiante, comme la couleur d'un état ou d'un sentiment. Le rose est à l'image de Molly qui recouvre quelque chose de son amour à la fin d'*Ulysse*.

Dans mes toiles, il y a des récurrences, comme le sourire, qui est une donnée fondamentale, car il cache toujours quelque chose, un phénomène de double lecture. Le sourire est un masque, un faux semblant. La beauté est toujours un voile sur l'horreur. L'idée de mascarade me permet de dire : nous ne sommes pas forcément une seule chose. Dans un épisode d'*Ulysse*, Bloom se transforme en femme. Littéralement, il *devient* femme. L'exposition travaille autour du corps, autour de la jouissance féminine, qui n'est pas pour moi seulement la jouissance d'une femme.

La peinture comme flux de conscience

Au départ, pour cette série, je voulais réaliser des portraits en pieds, puis ce sont les visages qui se sont imposés. Le noir et blanc aussi était nécessaire: je me suis rendue compte qu'il fallait une économie de moyens, que je voulais réaliser cette série dans un temps ramassé, dans une urgence. Après tout, *Ulysse* dure plus de 1000 pages et n'est le récit que d'une seule journée. Il y a quelque chose qui me plaît dans la vitesse d'exécution, dans le non fini et l'inachevé. Que ce soit minutieux ou non, c'est une course contre le temps. (...) J'aime beaucoup comparer la peinture à un lapsus : on veut dire quelque chose et c'est autre chose qui se dit à la place, malgré soi. Ma pratique de la peinture est indexée à mon inconscient.



Je ne cherche pas à faire quelque chose de réaliste, mais plutôt à saisir l'exactitude d'un moment, sa vitesse, le flux, directement sur la toile. C'est pourquoi je travaille sans esquisse préparatoire. Il y a donc pas mal de repentis que je ne dissimule pas, des recadrages, des maladresses qui me plaisent. Je peints à l'huile, je n'ai pas droit à la gomme... Je fais avec ce qui se présente, avec ce qui peut rater. Je veux peindre le regard, la voix, même si c'est impossible et je travaille à partir d'images mentales, sans photographie. Toutes ces représentations ne font pas référence à des êtres réels, ce sont des projections : même si certaines figures me ressemblent, ce ne sont pas des autoportraits. C'est le moment où la structure se défait que je veux capter : faire une belle image ne m'intéresse pas, de même que faire un portrait est impossible : on ne peut montrer que des parcelles. C'est dans le processus d'écriture que l'on exprime le plus de choses: il y a un jeu de construction et de déconstruction en permanence. Si l'on regarde de près comment *La vie sexuelle de Catherine M.* est écrit, on voit bien que ce sont de menus morceaux qui finissent par composer un sujet à un moment donné. C'est ce que je cherche à faire en peinture : dire le flux d'une conscience à un instant précis. (...)



**Propos recueillis par Léa Bismuth
Juillet 2013**

En haut:
Rows of cast steel, Huile sur toile,
40 x 40 cm, 2013

En bas:
Je suis toujours comme ça au printemps, Huile sur toile, 34 x 24
cm, 2013

Léa Bismuth est critique d'art (membre de l'AICA) et commissaire d'exposition indépendante (notamment *Bruissements* : Galerie Isabelle Gounod / Nouvelles Vagues du Palais de Tokyo, Juin 2013). Elle écrit très régulièrement dans *artpress*



Gibraltar, Huile sur toile, 180 x 130 cm, 2013